

***L'admiration, études recueillies par Delphine Denis et Francis Marcoin, « Manières de critiquer », Artois Presses Université, 2004. Un vol. de 214 p.***

Le grand mérite de cet ouvrage collectif est de retrouver la notion d'admiration quelque peu abandonnée jusqu'alors, sans doute parce que jugée trop psychologisante, sans doute aussi en raison de la mise à l'écart momentanée de l'auteur et du lecteur au profit d'approches plus formelles. La crise de l'enseignement du français – les éditeurs en font l'hypothèse en quatrième de couverture – serait, pour partie, liée à la place accordée, dans les études littéraires, à des analyses de « modes de fonctionnement objectivement repérables » au détriment de l'empathie, des émotions. Redonner ses lettres de noblesse à l'admiration, dans une telle perspective, contribuerait-il à conforter les études littéraires ? L'enjeu est d'importance.

Admirer, critiquer, « moment admiratif, moment critique », pour reprendre les termes du préambule qui place le recueil sous l'égide d'un Stendhal, vivant à Florence une expérience sidérante, sous le charme de cette ville, découverte pour la première fois, ou plutôt reconnue : les relations entre ces deux attitudes ou moments sont au cœur de ce recueil.

L'admiration est-elle un frein à la compréhension, à l'interprétation d'un texte ? Permet-elle au contraire de mieux le lire, d'en mieux saisir l'intérêt et le sens ? Élan, anéantissement, perte de soi pour aller vers l'autre, l'admiration peut en effet paraître incompatible avec la critique qui impliquerait raison, réflexion et maîtrise. C'est ce paradoxe qu'interroge cet ensemble de seize articles.

Le recueil, actes d'un colloque tenu à Arras en mars 2002, très clairement organisé en quatre sections, cerne les contours de cette relation sous différents aspects. Le premier axe « Politique de l'admiration » regroupe les articles concernant les questions d'ordre institutionnel (enseignement, canon, démocratisation). S'ouvrant sur une réflexion à partir des deux actions « admirer, critiquer », ce premier ensemble fait de la transmission la question centrale. En un vaste panorama est retracée la rupture des années soixante-dix qui marque la mort de la pédagogie de l'admiration sur laquelle repose, au XIX<sup>e</sup> siècle, la formation esthétique et morale. Les travaux d'Harold Bloom donnent le cadre à une stimulante réflexion, qui distingue le canon dans les pays anglo-saxons, construit à partir de critères esthétiques, et les classiques en France. Le deuxième axe prend l'exemple de « quelques passeurs », pour lesquels l'admiration est revendiquée. Doublement féconde chez Valéry Larbaud, la critique admirative construit en retour l'écrivain, nourri par le travail de lecture, par l'influence qu'elle suscite. Si Gide et Gracq reconnaissent devoir leur originalité à leur admiration pour des œuvres phares, affirmée par l'imitation et l'éloge, la transmission, en revanche, fait problème : l'émotion, trop forte, pour Gracq, ne peut se communiquer ; la fortune littéraire passe, pour Gide, au gré du temps et des modes, disqualifiant aujourd'hui l'admiration d'hier ; difficile rôle du passeur. Jacques Rivière, quant à lui, « invente une relation aux œuvres qui déplace l'autorité du critique vers celle de l'œuvre et de la relation spécifique qu'elle instaure ».

La troisième partie présente « quelques modalités » de cette notion : la critique exclamative au XVI<sup>e</sup> siècle en France, les relations entre sublime et admiration à l'âge classique, la bibliothèque de la Pléiade comme bibliothèque de l'admiration en référence à un propos de Malraux, l'admiration comme une des passions majeures de l'esprit critique également à l'âge classique. Le quatrième axe est consacré à « quelques objets » d'admiration : ainsi Venise, dont la survie dépend de l'admiration qu'on lui porte (« Il en résulte de toute évidence une extrême théâtralisation de la cité qui vaut comme jeu d'apparences apte à susciter l'admiration. ») ; la littérature populaire en laquelle le lecteur, de tout milieu, adorant détester, admire l'horreur et l'interdit, repris en séries (« Ponson reprend Féval qui exploite Sue que Montepin corrige et que Dumas ressemelle une nouvelle fois — et ainsi de suite ») ; la correspondance adressée à

Rousseau, après la publication de la *Nouvelle Héloïse*, corpus incomparable pour analyser les processus d'admiration de l'œuvre et de son auteur, y compris la relation d'admiration de Rousseau pour sa propre œuvre à la lumière des figures de Narcisse et Pygmalion, « en qui se mélangent le rapport amoureux et la relation d'admiration ».

Par la diversité de ses approches, le parcours est riche et soulève des questions fondamentales en matière de critique, de lecture. La question reste posée de la transmission de l'admiration, de son éducation, afin qu'elle s'exerce avec pertinence, en dehors de toute rhétorique, de tout caractère obligé.

Martine JEY